

ARNAUD CODEVILLE

PARASITE



ROMAN

PARASITE

Arnaud CODEVILLE

PARASITE

– Extrait –

Du même auteur :

La Tour de Sélénite (2015)

1974 (2016)

Correction et mise en pages : claudie.libersa.edition@gmail.com

ISBN : 978-2-9552991-4-2

© Arnaud CODEVILLE

Site internet : <http://www.arnaudcodeville.fr>

Email : a.codeville@gmail.com

© Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PROLOGUE

L'été 1982 touchait à sa fin. C'était sans doute le plus chaud que le nord de la France ait connu. Les anciens prétendent encore que l'Escaut n'a jamais atteint un niveau si bas que cette année-là. « Souvenez-vous de cette horrible saison ! » s'exclament-ils quand la météo est mauvaise. Des mesures exceptionnelles avaient été votées par plusieurs communes pour tenter de limiter la pénurie d'eau, en vain. La profondeur minimale avait franchi un seuil critique, au grand désarroi des spécialistes. Tout ce qui poussait dans les champs et les potagers était grillé, et chaque coin d'ombre était pris d'assaut par la population. Pourtant, l'année avait mal débuté : jusqu'au printemps, il était tombé l'équivalent de deux années de précipitations. Ce désordre climatique, aussi surprenant qu'incompréhensible, risquait de bouleverser l'écosystème

de la région, s'il continuait ne serait-ce que quelques mois supplémentaires.

À une poignée de kilomètres de la capitale du Hainaut, le village de Wallers-Arenberg, dont les nappes phréatiques étaient à la limite du tarissement, avait adopté certaines restrictions : les bêtes assoiffées étaient cloîtrées pour limiter leurs déplacements, et la mairie avait aménagé des plages horaires pour l'utilisation du réseau d'eau urbain.

Malgré cette situation de crise, Ben comptait bien profiter du peu de vacances qu'il lui restait. Plus qu'une semaine avant de retourner dans ce fichu collège. C'était sa dernière année là-bas, la pire probablement... celle du brevet.

Penché sur le guidon de son vélo comme un motard sur sa Harley Davidson, il dévalait l'avenue Michel Rondet à toute vitesse. C'était devenu un rituel depuis quelque temps : dès le lever, il enfourchait sa bécane et parcourait tout le Valenciennois avec ses amis.

Une fois n'est pas coutume, ils avaient décidé de faire un tour du côté de la Mare à Goriaux : cette immense forêt, en bordure du village, était réputée pour la Trouée d'Arenberg, célèbre parcours emprunté par le Paris-Roubaix. Nos jeunes cyclistes en quête de sensations étaient surtout intéressés par ses sentiers de terre interminables, sur près de quatre mille six cents hectares vallonnés.

Après avoir franchi le passage à niveau au bout de l'avenue, Ben constata avec amertume qu'il n'était pas le premier. À côté de la barrière qui interdisait le chemin pavé aux voitures, la bicyclette d'Alexandre reposait sur sa béquille. Mais aucune trace de lui. Ben freina et son vélo s'arrêta en couinant. Il le lâcha sur le sol en terre battue. Celui de son ami était en piteux état : le dérailleur s'était déjà cassé de nombreuses fois. Mais Alexandre tenait à ce cadeau que lui avait offert son oncle, juste avant son décès.

Le garçon grimpa sur la barrière et s'y installa, dos à la route, les jambes ballantes. Devant lui s'étalait un déluge de pavés que bon nombre de cyclistes avaient dû traverser. Un dimanche matin, il était venu avec son père regarder la marée d'hommes sur roues, lancés à plus de 50 km/h pour franchir cette étape si particulière. Il chassa ce souvenir ; l'idée même d'évoquer son père, avec cette anecdote pourtant banale, le faisait frémir.

Il leva les yeux au ciel. Pas un seul nuage... juste cette immense étendue bleue, dans une chaleur étouffante à faire pâlir Lucifer. Un bruissement de feuilles sur sa gauche l'interpella. Il tourna la tête et aperçut Alexandre sortir de l'un des fourrés. Le jeune garçon était plus grand que la moyenne et cachait, sous un air niais, un esprit vif. Ses cheveux bruns en bataille n'avaient connu que les ciseaux de sa sœur aînée, qui s'improvisait coiffeuse quand ils dépassaient la ligne de ses sourcils. Il était né

avec une légère déformation à l'œil gauche : le muscle releveur de la paupière ne parvenait pas à se contracter et celle-ci restait figée à mi-chemin. Un *ptosis*, lui avaient expliqué les médecins. Facilement opérable d'ailleurs. Seulement ses parents n'avaient pas jugé cela utile.

Alexandre crapahuta dans le fossé en remettant en place la ceinture de son pantalon trop large pour lui. Lorsqu'il repéra son ami près de sa bécane, il lui lança un sourire complice.

— Désolé, j'avais une envie pressante...

Son T-shirt, qui avait certainement appartenu à son grand frère, arborait le logo d'un groupe de rock américain.

— T'en fais pas, le rassura Ben, je viens juste d'arriver.

Alexandre était le benjamin d'une famille de trois enfants. Ses parents d'origine italienne avaient fait le choix de partir vivre en France vingt ans plus tôt. La mine d'Arenberg manquait cruellement de main-d'œuvre, et les immigrants étaient les bienvenus.

— Tu sais ce que foutent les autres ? demanda-t-il en grimant pour s'asseoir lui aussi sur la barrière.

— Non... vont pas tarder, je pense...

Alexandre fouilla dans son jean pour en sortir un paquet de cigarettes tout déformé.

— Tiens, sers-toi. Je les ai piquées à mon frère.

Ben en coinça une dans sa bouche et son ami la lui alluma avec son Zippo.

— Merci d'entretenir mon cancer.

— Tu parles ! Le crabe, ça n'arrive qu'aux autres !

Ils restèrent assis en silence pendant deux bonnes minutes, en tirant de longues bouffées. Des ronds de fumée se formaient devant eux, et les volutes bleues disparaissaient dans le ciel en formes indescriptibles. Soudain, Alexandre se débarrassa de son mégot, sauta de la poutre et mit sa main en visière.

— Les voilà ! cria-t-il en pointant la route.

Ben leva le menton et aperçut deux silhouettes en haut de l'avenue : en tête, une adolescente dont les nattes rouges volaient au vent ; derrière elle, un garçon obèse aux joues cramoisies et ruisselantes qui pédalait avec peine. La jeune fille slalomait autour de la ligne blanche de la grande rue qui menait à Saint-Amand, sans prêter attention à la voiture qui les suivait. Elle avait coincé une carte à jouer, à l'aide d'une pince à linge, sur le cadre de son vélo. À chaque tour de roue, celle-ci venait frotter contre les rayons et imitait, pour un néophyte, le bruit d'un motocross. L'adolescente se leva sur ses pédales quand la cloche du passage à niveau retentit, avant de le franchir in extremis en poussant des cris de joie. Lorsque Chloé quitta la chaussée, elle entama un long dérapage dans les cailloux et s'arrêta à moins d'un mètre d'Alexandre et Ben. Fière de son exploit, elle arborait un sourire éclatant. Le joufflu, lui, était descendu de son vélo et poursuivait sa route à pied.

— Tu es vraiment une grande malade, Chloé ! haleta-t-il, une main potelée sur le cœur. J'ai bien cru que le train allait nous réduire en bouillie.

— Sam... Arrête de faire ta gonzesse et sois un homme !

Elle laissa tomber sa bicyclette d'un geste nonchalant pour rejoindre les deux autres. Samuel déposa la sienne contre la barrière à laquelle il s'appuya pour reprendre son souffle. Sa respiration saccadée évoquait celle d'un buffle.

— Si j'avais su que c'était si loin, expulsa-t-il dans un râle, je serais resté chez moi !

Chloé et Ben échangèrent un regard agacé. Elle était un peu plus âgée que lui et ses grands yeux verts laissaient transparaître une force de caractère inébranlable.

— Bon, intervint sèchement Alexandre, quand tu auras fini de te plaindre, on pourra se mettre en route ?

Samuel fit mine de ne pas entendre et étendit ses bras le long de la poutre, avant de poser son visage sur le bois pour se rafraîchir.

— Pourquoi ici ? demanda Chloé. Pourquoi la Mare à Goriaux ? C'est un peu miteux, la forêt, je trouve...

— Avant que mon père ne perde son boulot et commence à picoler comme un trou, expliqua Ben, on y venait souvent pour pêcher. Il y a de chouettes coins à visiter, dont un terrible blockhaus. Les vieux du village racontent que l'armée utilisait cette forêt comme terrain

d'entraînement pendant la Seconde Guerre mondiale. Je pensais que ça pourrait vous faire plaisir de voir ça, plutôt que de faire les cons au stade de foot.

— Ouais, en fait, tu nous as fait venir pour des bunkers... railla Chloé.

Samuel émit un soupir de protestation.

— Ma mère me dit toujours de faire gaffe... Quand elle était jeune, il y a eu un effondrement minier et c'est à cause de ça qu'il y a un lac aujourd'hui.

— Tu sais quoi? intervint Alexandre, ta mère ferait mieux de te donner moins à...

Chloé lui décocha un coup de pied et il ne put terminer sa phrase. L'année dernière, Samuel avait perdu son père des suites d'un accident. Depuis, sa mère le surprotégeait et l'enfant avait surmonté son chagrin comme il avait pu.

Ben attrapa son vélo, le redressa et l'enfourcha sans dire un mot. Son père mériterait le même sort, songea-t-il. Combien de fois avait-il souhaité sa mort alors que ce dernier le rouait de coups? Il sentit les larmes monter sans pouvoir les contrôler. Il pédala quelques mètres pour se mettre à l'écart et se frotta les joues pendant que Chloé et Alexandre tentaient de convaincre Samuel de venir avec eux.

Finalement, au bout d'une discussion interminable, Chloé récupéra sa bécane, suivie par les deux autres. Alexandre passa en tête du convoi et se laissa porter par

la pente de la Trouée. Samuel prit la seconde place, Ben ferma la marche.

Cette ligne droite de moins de trois kilomètres se divisait en deux sur la largeur. La majeure partie était constituée de pavés disjoints et à l'alignement plus que douteux ; le reste était un chemin de terre réservé aux spectateurs lorsque avait lieu la célèbre course. Alexandre, le plus téméraire, roulait au milieu comme les cyclistes professionnels. Son vélo, secoué dans tous les sens, crissait comme une vieille voiture à pédales. Les autres – sans doute avaient-ils opté pour la prudence – longeaient la piste sombre.

En cette fin de journée, ils ne croisèrent qu'un couple et leur chien ainsi qu'un joggeur que Samuel évita de justesse. Ils roulèrent pendant près d'une demi-heure. Le vent sifflait dans les oreilles des adolescents et s'engouffrait dans leurs vêtements à mesure qu'ils prenaient de la vitesse.

Ben se surprit à rêvasser alors que le chemin rétrécissait, ce qui leur demandait toujours plus de concentration. Un jour... sa vie allait changer, un jour, espérait-il. Malgré tout ce qu'il avait dû supporter, il était encore là. Chacun des coups qu'il avait reçus l'avait affecté, mais avait aussi renforcé la carapace qu'il s'était forgée pour se protéger du monde extérieur.

Ils passèrent sous le pont minier de la fosse Arenberg et bifurquèrent à l'intersection suivante. Ils empruntèrent

alors un sentier envahi de moustiques voraces et, fort heureusement, ne tardèrent pas à voir apparaître, au pied d'un terril, le lac qui s'étendait à l'horizon. Bien que la journée touche à sa fin, les rayons du soleil en faisaient encore scintiller la surface. Installé sur un ponton de bois, un pêcheur solitaire ajustait sa canne, une cigarette au bord des lèvres. Son bouchon semblait l'avoir hypnotisé et l'homme ne leur prêta aucune attention quand ils longèrent l'étendue d'eau. Ils roulèrent sur 500 mètres et firent une halte en haut d'un escarpement, sur lequel une poignée de chênes vieillissants mouraient.

— C'est encore loin, ton bunker à la con ? geignit Samuel, assis sur un rocher aux abords d'un fossé. J'ai les poumons en feu.

— Non... plus très loin. Tu vois ces deux murs-là ? répondit Ben qui désignait une paroi de pierres érigée au beau milieu des arbres. C'est juste après.

Samuel tourna la tête et devina, par-delà la cime de grands frênes touffus, une structure couverte de mousse. Elle mesurait au moins cinq mètres de haut et curieusement, l'ombre des bois ne parvenait pas à la masquer intégralement.

— C'est marrant, bougonna-t-il, ça ne ressemble pas du tout à un truc militaire...

— Fais pas l'idiot, j'ai dit que c'était après !

— Je connais cet endroit, déclara Alexandre. Mon frère vient de temps en temps squatter là avec ses potes

junkies. Ils jouent de la guitare, boivent des bières en fumant des pétards. D'après lui, ce sont les restes d'un ancien monastère.

— Un monastère ? s'étonna Ben, genre avec des moines et tout ?

Chloé battit des cils.

— Et si on y allait ? S'il vous plaît, les gars, s'il vous plaît ! J'ai trop envie de voir à quoi ça ressemble ! On ira au bunker après, vous en dites quoi ?

— Mais non, c'est pas ce qui était prévu, râla Samuel.

— Bon, vite fait alors, concéda Alexandre. Il commence à se faire tard et je risque de me faire gueuler dessus par ma mère quand je rentrerai. Vous la connaissez comme moi, hein ? Par contre, on ferait mieux de laisser nos vélos ici, je nous vois mal monter avec eux.

— T'es dingue ! On va nous les voler ! répliqua Samuel d'une voix aiguë.

Le meneur du groupe regarda autour de lui pendant une seconde.

— Qui ? Qui va nous les piquer ? Tu vois du monde là ?

— Euh... non, admit l'adolescent les épaules basses.

Ils abandonnèrent leurs bicyclettes sur le bord du chemin et s'enfoncèrent au cœur de la forêt. La lumière déclinante du jour parvenait difficilement à percer les houppiers, et c'est avec beaucoup de mal qu'ils gravirent la butte escarpée. Ben s'égratigna le visage avec une

branche que Samuel avait lâchée pour se frayer un passage entre deux troncs, et Alexandre glissa à plusieurs reprises tant le sol était instable. Seule Chloé avait escaladé la côte sans aucune gêne, et elle arriva en tête au sommet. Quelques minutes plus tard, les garçons la rejoignaient, le souffle court. En contrebas se dessinait un chemin de feuilles qui menait tout droit vers le vieil édifice.

L'ancien monastère était dans un état plus que lamentable, noyé sous une couche épaisse de végétation, rongé par des années d'abandon sous la coupe des grands arbres. Sa construction semblait dater de plusieurs centaines d'années, et seuls les murs nord et est tenaient encore debout. Plus aucune fenêtre ne possédait de vitraux. La nature avait bel et bien repris ses droits, et certains arbrisseaux avaient même poussé au centre des ruines. Ben sentit ses poils se hérissier bien qu'aucune brise ne souffle. Sans dire un mot, ils contemplèrent longuement les décombres. Puis Alexandre rompit les rangs et descendit le premier en s'accrochant du mieux qu'il pouvait aux rochers et aux arbres. Les trois autres se regardèrent. Le visage de Samuel avait pris la couleur de la craie.

— Vous êt... êtes sûrs de vou... vouloir y a... aller ?
bégaya-t-il en se retournant sans arrêt.

— Sois un homme, je t'ai dit ! aboya Chloé.

Elle eut à peine le temps de terminer sa phrase que Ben lui attrapa la main et, ensemble, ils dévalèrent la pente. Samuel réajusta son bermuda, hésita et leur emboîta le

pas du mieux qu'il put. Au bout de deux mètres de descente, le malheureux se prit le pied dans une racine et dégringola la tête la première. Il finit sa course dans un tas de rameaux aux pieds de ses amis. Quand il se releva, ses cheveux n'étaient plus qu'un méli-mélo de feuilles mortes et de terre.

— Tu n'as rien ? lui demanda la jeune fille à la limite du fou rire. Tu ne t'es pas fait mal ?

— Je crois... non, je pense pas, parvint-il à dire.

Ben et Alexandre l'aidèrent à se remettre debout et ils reprirent leur marche, tandis que le cascadeur se débarrassait des saletés qui s'étaient collées à son polo.

À ce niveau, l'édifice leur paraissait gigantesque, comme déposé là par magie. L'érosion avait effacé la plupart des signes religieux qui enrichissaient la façade autrefois. Le temps ne devait pas être l'unique responsable de leur disparition : certains ornements semblaient avoir été brisés à l'aide de burins. Les jeunes firent rapidement le tour et s'arrêtèrent devant l'ancienne entrée qui surmontait un perron. Seulement, les marches étaient complètement enfouies sous une tonne de terre et de gravats.

Dans quel but ce bâtiment avait-il été construit ? se demanda Ben en s'approchant plus près. Pourquoi avait-on effacé ces signes ? Il avait cet étrange sentiment que...

Un bruit de verre le ramena à la réalité. Chloé et Alexandre venaient de pénétrer dans les ruines et se déplaçaient sur un sol jonché de tessons de bouteilles.

L'entrée ne possédait bien évidemment plus de porte, uniquement les restes d'un encadrement de pierres que le lierre avait recouvert. Avant de franchir le seuil à son tour, Ben frissonna malgré la chaleur environnante. Il se retourna. Samuel était assis sur une vieille souche qui grouillait d'insectes. Le pauvre n'en pouvait plus. La tête baissée, il tentait vainement de reprendre son souffle. Quand il leva les yeux, Ben lui fit signe de venir. Il marmonna et ensemble, ils rejoignirent leurs amis à l'intérieur.

L'ombre des arbres alentour semblait être complice pour empêcher la lumière d'infiltrer les vestiges. Il régnait une fraîcheur anormale entre ces pierres d'un autre âge. Et ce vent glacial, pourtant absent à l'extérieur, émettait un sifflement lugubre. Sur le sol, quelques carreaux étaient visibles. On pouvait clairement distinguer le travail méticuleux qui les décorait, même si, à présent, des détritiques en tout genre le recouvraient partiellement : canettes de soda oxydées, feuilles pourries et autres immondices. Certains murs avaient dû être agrémentés d'immenses tapisseries, car on pouvait encore apercevoir de vieilles tringles rouillées accrochées à plusieurs mètres de hauteur.

Alexandre et Chloé s'étaient aventurés vers le côté le moins sombre du bâtiment. Manifestement, ils se racontaient des plaisanteries, à en juger par le rire de la jeune fille qui résonnait en écho. Ils cessèrent de discuter devant une alcôve richement décorée. Très vite, Ben et Samuel

les rattrapèrent et, ensemble, ils contemplèrent les bas-reliefs qui la constituaient.

Ceux-ci différaient des autres motifs encore visibles sur l'édifice et provoquèrent un malaise chez les adolescents. La structure en demi-cercle au sommet était bardée de hiéroglyphes et ponctuée, de temps à autre, par d'ignobles créatures – combinaisons de pieuvre et de caricature humanoïde – que la nature n'aurait jamais pu concevoir.

— Avez-vous déjà vu une chose pareille ? murmura Alexandre. C'est fascinant...

Samuel recula, les traits marqués par le dégoût.

— Je trouve ça moche... Ça fout même les jetons...

Alexandre alluma un briquet qu'il avait sorti de sa poche. Les ombres du renforcement s'envolèrent, ce qui dévoila une série d'inscriptions gravées sur les murs. Il avança avec sa torche de fortune pour les inspecter en glissant ses mains sur les parois.

— *Yedok*... lut-il à voix haute.

L'édifice se mit à trembler. Plusieurs morceaux de plâtre s'écrasèrent sur le vieux carrelage, et des secousses firent grincer l'ensemble. Avant même que les adolescents ne puissent réagir, une énorme fissure cisaila le sol derrière eux, crachant un épais nuage de poussière. Elle s'étira jusqu'à leurs pieds dans un grondement sourd. En un éclair, Ben attrapa Alexandre par son T-shirt et le dégagea hors de l'alcôve. Chloé sauta et évita in extremis un pan

de la voûte qui s'était détaché du plafond. Cela ne dura qu'une dizaine de secondes, mais suffisamment pour les désorienter.

Quand le calme revint, Ben et Alexandre se frayèrent un chemin à travers la purée de pois, mains en avant. Très vite, ils localisèrent la jeune fille, accroupie contre le mur du monastère, un peu plus loin. Toutefois, au bout d'une minute, Samuel demeurait toujours introuvable ; à l'endroit exact où il se tenait quelques instants auparavant, un gouffre avait dévoré le sol.

À suivre...